

LA PESTE D'ELLIANT

(Bosenn Eliant)

Rhapsodie macabre



Guillaume KERGOURLAY

LA PESTE D'ELLIANT

(Bosenn Eliant)

Rhapsodie macabre

Textes : Guillaume KERGOURLAY

SOMMAIRE

Elégie pour Bro-Eliant	4
Freilhoù an Ankou - Les fléaux de la mort	8
Rhapsodie macabre	9

Guillaume KERGOURLAY : Né à Elliant en 1926.
Auteur dramatique, comédien et metteur en scène.
Auteur de « Tard dans la Nuit », 1970.
Mort aux Enchères, 1972.
La Chasse Présidentielle, 1974.
Biteklo, 1979.
Dahud, 1981.

Ces textes ont été mis en musique par Michel Boedec pour une création contemporaine donnée en la chapelle N.-D. de Kerdévot en Ergué-Gabéric le 16 juillet 1989.

Cette création dans le cadre du cinquième centenaire de la chapelle et du 150^e anniversaire du Barzaz-Breiz a été jouée en ouverture du Festival de Cornouaille 89 ainsi qu'en ouverture du Festival Interceltique de Lorient le 4 août 1989.

Cette création a été possible grâce à l'appui financier des municipalités d'Ergué-Gabéric et d'Elliant, de l'Association du Pays de Quimper, du Conseil Général du Finistère, de l'Institut Culturel de Bretagne, du Ministère de la Culture (DRAC) ainsi que de Bolloré Technologie.

ISBN 2-9503741-1-5

© Ass. Kerdévot 89. Cinquième centenaire
29500 Ergué-Gabéric

Elegie pour Bro-Eliant

Etre stêr Odet ha stêr Jet
Zo un enez kreiz an douarioù.
Bro Eliant a vez hanvet :
Pinvidigezh ha burzhudou !

Bro Eliant zo distro deus n'bed ;
Mes ma bed din zo bar' ma fenn
Pa echuo ma fenn ar bed
Ma spered vo atao dibrenn

An dud veo hag ar re tremenet
Zalc'h yaouankiz da virviken
An norioù zo d'an holl digoret
Ar c'halonoù leun startijenn

Elégie pour Bro-Eliant

Entre la rivière Jet et l'Odet
Il y a une île au milieu des terres
Son nom : Bro-Eliant
Pays de richesses et de merveilles.

Le Pays d'Eliant est à l'écart du monde
Mon monde à moi est dans ma tête
Quand ma tête finira mon monde
Mon esprit sera toujours libre.

Vivants et morts
Gardent la jeunesse à tout jamais
Les portes sont toujours ouvertes
Aux cœurs pleins d'énergie.

Ne neus drouk-lazh na laeroni
Na c'hoant-drouk ba' spered ebet.
Bro Eliant eo evel ma zi,
Ur c'helc'h digor e kreiz ar bed !

E Bro Eliant ema ma c'havel,
E Bro Eliant e vo ma bez
Ne neus lec'h all da vont da vervel
Peogwir amañ ma ma buhez.

Me n'on nemet ur c'host miliner
Em c'halon n'eus na kaon na keun.
Na drouk-lavarout na drouk-ober
Mes ma meilh din a flask ar greun !...

Il n'y a ni meurtres ni vols
Ni méchanceté dans les esprits
Le pays d'Eliant comme ma maison
Est un cercle ouvert au cœur du monde.

A Bro-Eliant est mon berceau
A Bro-Eliant sera ma tombe
Je n'ai pas d'autres lieu pour mourir
Puisqu'ici est ma vie.

Je ne suis qu'un pauvre meunier
Dans mon cœur il n'y a ni deuils ni regrets
Ni mauvaises paroles ni mauvaises actions.
Mais ma meule à moi écrase les grains.

Freilhoù an ankou Les fléaux de la mort

Teir dimezell, au bord de la rivière,
Trois demoiselles var bordig ar stêr,
Voulaient traverser sans se mouiller le derrière,
Mais l'eau est profonde, ma eo an dour sklêr !

Mes an dour zo don, même si l'eau est claire,
On ne voudrait pas se glebed ar revr,
Chantaient les trois filles sur le bord de la rivière
Nous on voudrait bien mont tu all d'ar stêr !

L'un' c'est la Famine, l'autre c'est la Guerre,
La troisième la Peste gand e lagad sklêr
Freilhoù an Ankou sur le bord de la rivière
Fléaux de la Mort var bordig ar stêr !

Trois demoiselles au bord de la rivière
Voulaient traverser sans s'mouiller le poil !
On peut s'enrhumer en se mouillant le derrière
Avec le cul nu, on' mont' pas à ch'val !

Rhapsodie macabre de la Peste d'Elliant

à la manière des diseurs de grâce.

Quel est donc ce nuage étrange
Qui couvre le ciel d'Elliant ?
Est-ce l'aile noire d'un ange,
Présage de mort pour les gens ?

Ou des Saxons le dragon rouge,
De Arthur le cheval en deuil ?
De Tristan la voile qui bouge,
Dernier signe avant le cercueil ?

Ou l'orage qui tout emporte,
Est-ce la froideur de la nuit ?
— Prions pour qu'on nous reconforte ! —
Est-ce l'angoisse, est-ce l'ennui ?

Où les rats courent-ils si vite ?
Où l'oiseau vole-t-il si loin ?
La contrée est-elle interdite ?
On n'y rencontre plus un chien !

J'entends la rumeur vagabonde,
— C'est l'haleine des médisants ! —
Sombre nouvelle pour le monde !
Bonne affaire pour les méchants !

Et quelle est donc cette comète,
Porteuse de feu et de sang ?
Malheur au-dessus de ma tête !
Est-ce un pendu qui se repent ?...

L'ombre tombe de proche en proche,
— Serait-ce le jour qui s'en va ? —
Ou bien le sommeil qui s'approche
Ou l'obscurité du trépas ?

Des bubons viennent d'apparaître,
A mon aine et près de mon sein !
Un petit enfant vient de naître,
Son âme est déjà chez les saints !

Venez donc me sauver la vie !
Personne n'a pitié de moi !
J'ai bu le vin jusque la lie !
Qui me libérera de moi ?

De tous, c'est la danse macabre,
Des vertueux et des putains ;
Les os servent de candélabres,
Les crânes à boire du vin !

La peste et ses bubons atroces,
Vomissements et hauts-le-cœur !
Chairs putrides et noires bosses
Et pestilente puanteur !

La peste, qui nous rend visite,
Ne trouve plus personne ailleurs,
Vite, — avant qu'elle ne nous quitte, —
Priez pour nous pauvres pécheurs !

La digue des eaux se libère,
Vase noire au fond de l'étang,
Humeur putride et délétère,
Odeur de mort, pourrissement !

Les herbes poussent sur la place,
— On pourrait en faire du foin ! —
La faux de personne n'y passe
Et pourtant la mort n'est pas loin !

On a vu s'éloigner la guerre,
Famine faire place aux grains ;
Pour emplir notre cimetière,
Dame Peste de nous prend soin !

Pensons à nos fins dernières,
Un jour nous serons tous des morts !
L'aveugle verra la lumière,
L'avare jettera son or !

L'un se hâte vers le village,
L'autre retourne à sa maison ;
L'autre, s'abrite de l'orage :
La peste des trois a raison !

Je suis saisi du mal de vivre,
Pourtant, je ne veux pas mourir !
Mon âme veut qu'on la délivre :
De mon corps ne veut pas partir !

En paix derrière ma porte,
Tranquille à l'abri de nos lois ;
La peste, le diable l'emporte,
M'oblige à coucher dans les bois !

Les oiseaux ont fui les parages,
Les chevaux ruent, montrant leurs dents ;
Le ciel se déchire aux nuages :
Mauvais haleine et mauvais vent !

Barricadons maisons et granges,
Fenêtres, portes, soupiraux !
Préservons-nous des maux étranges
Qui sont dans les airs et les eaux !

Bouchons-nous aussi les narines,
Cessons de boire et de manger ;
Vaut-il mieux mourir de famine
Que nourrir des vers affamés ?

Car le ver, lui, jamais ne crève ;
Il a pour nappe ton linceul.
Le poète survit au rêve ;
Le ver ne dîne jamais seul !

Il lui faut grande compagnie
De vers pour être à l'unisson !
Sans rythme point de poésie ;
Et sans rimes point de chanson !

Voilà que mon conte dérape,
— Revenons-en à nos moutons ! —
Faut que mon esprit se rattrape
Ou la peste de l'histrion !

Les roues grincent dans les ornières,
Les moribonds grincent des dents :
Cent chariots au cimetière ;
Cent ruisseaux font un fleuve grand !

Le fleuve remonte à sa source,
S'accroche à la rue des moulins ;
Sur la place finit sa course ;
Le mort n'entend pas le tocsin !

Personne pour veiller la lampe,
Personne pour moudre le grain !
Le mort mort, le vivant décampe ;
Plus de farine : plus de pain !

Voilà cent cadavres en marche,
Par tous les chemins d'Elliant,
Enfants, parents et patriarches :
Ils sont plus de mille arrivant !

Cherchant une terre bénie,
Mais la terre leur fait défaut !
Terre, je te croyais amie,
Et tu ne veux pas de mes os !

Plus ils s'arrachent, ils s'entassent,
Sempiternel capharnaüm ! —
Pies jacassent, corbeaux coassent,
Chantez, pour moi, un Te Deum !

Ils noircissent, se multiplient,
Débordant partout les vivants,
Grouillent, s'agitent et supplient ;
Blasphèmes, grincements de dents !

Un arbre soudain semble geindre,
— Est-ce le cri d'un écureuil ? —
Est-ce un oiseau qui veut te plaindre ?
Le bois vert fera ton cercueil !

Voici qu'une noire sorcière,
Un manche à balai chevauchant,
Pétant le feu par le derrière,
S'envoie en l'air joyeusement !

Auprès de sa porte une mère,
Git son nourrisson dans les bras.
Tous deux sont nus, froids comme pierre ;
N'entendront plus sonner le glas !

Ton épouse a vu ta voisine :
Défends-lui ta chambre et ton lit ;
Défends-lui aussi ta cuisine :
La voisine est morte aujourd'hui !

C'est ton frère qui te visite,
Surtout ne lui tend pas la main !
Prends un caillou, mets-le en fuite,
La mort balise son chemin !

Tu as un ami dans ta rue,
Qui jalouse ce que tu as.
Tue-le avant qu'il ne te tue !
Tue-le ou bien il te tuera !

J'ai vu une rouge comète
Semblable à une faux de sang,
Passant au-dessus de ma tête,
Faucher tous les gens d'Elliant !

Les oiseaux désertent les plaines,
Sachant que la mort nous attend.
Les chiens fous tirent sur leurs chaînes
De désespoir, autre tourment !

Une vieille peau lubrique,
Jupons troussés, fesses au vent,
A cheval sur une barrique,
Se débonde en se trémoussant !

Personne pour dire la messe,
Le curé-doyen s'enfuyant ;
A moins qu'il soit mort à confesse,
Epuisé par ses pénitents !

Le fossoyeur plie ses bagages,
Chacun devant creuser son trou ;
Ses clients partaient en voyage :
Il s'est mis une corde au cou !

Les jours s'emplissent de ténèbres, —
— De qui va ce être le tour ? —
Chaque geste a un air funèbre ;
La mort n'est que sœur de l'amour !

Des esprits, la folie s'empare ;
La mère couche avec son fils !
Jurant le père les sépare :
Pour tous les trois : de profundis !

L'autre, tressautant se démène,
Gesticulant comme un pantin ;
Il chante des chansons obscènes :
Veut vendre son âme au malin !

Revoici la danse macabre !
Sortez les joyeux tambourins !
Du vieillard, le sexe se cabre,
Et la vierge devient putain ;

Dans le noir, la femme stérile,
Frottant son ventre à un menhir,
Prie pour que la pierre érectile
La féconde et fasse jouir !

Voici qu'aussi, moi, j'entre en transe,
— Est-ce la danse de Saint-Guy ? —
Vaut-il mieux se remplir la panse
Ou invoquer le Saint-Esprit ?

Auprès, un autre se flagelle,
Criant regret de ses péchés !
Pour tous ceux dont la foi chancelle,
Requiem et miserere !

Une putain voudrait qu'on l'aime,
Pour ce qu'elle est, non pour son cul !
Un bigot dit qu'elle blasphème :
C'est son cœur qu'elle a mis à nu !

Là-bas, un chariot s'avance ;
La mère le tire ahanant ;
L'homme suit, sifflant une danse :
Perdu sa tête et neuf enfants !

Du bourg, barricadons la porte,
De murs, entourons Elliant !
Que nul n'entre et que nul ne sorte !
Malheur aux morts comme aux vivants !

Les fosses communes débordent,
Faut creuser, de nuit, dans les champs,
Fuir devant ceux qui vous abordent,
Tromper la mort en se cachant.

Dans la nuit, une grange brûle ;
Pour pas voir mourir ses bambins,
Rejoindre sa femme et sa mule,
Jean flambe avec eux dans son foin !

Une mère dévêt sa fille,
Lui découvre un bubon fatal.
En sapin, elle la rhabille ;
Kyrie et puis point final !

Une femme ouvre sa fenêtre,
Hurlant : « A la mort ! à la mort ! »
Cri terrible, car son vieux maître
Est parti sans confiteor !

Et l'on séquestre les malades,
La famille et les serviteurs ;
De cette maison on s'évade,
Dans cette autre on périt de peur !

Les uns tombent dans leurs ruelles,
Les uns s'écroulent en plein champ ;
Les uns meurent à la chapelle,
D'autres à l'auberge en jurant !

Maintenant, sur chaque visage,
On ne lit qu'angoisse et chagrin ;
De loin, chacun se dévisage
Et fuit en passant son chemin !

Nul ne s'adresse la parole,
Car le souffle est porteur de mort !
Méfie-toi de la gaudriole
De la baise et de l'eau qui dort !

J'en ai vus qui, dans leur délire,
Ont tué leurs propres enfants !
Et puis, avant de se détruire,
Ont rédigé des testaments !

J'ai vu des marchands de pommades
Se mettre soudain à vomir.
J'ai vu étouffer des malades
Pour hâter leur dernier soupir !

J'en ai vus, forçant les serrures,
Arrachant leurs bijoux aux morts,
Prendre aux mourants leurs couvertures,
Saigner les vivants pour leur or !

Car cette immonde pestilence,
Aux autres comme pour les siens,
Pour préserver notre existence,
Nous rend plus cruels que des chiens !

On trouve partout des barrages :
Les paroisses des alentours
Interdisent tous les passages
Pour les allers et les retours !

Plus d'échanges, plus de commerce,
Pour les bêtes et pour les grains ;
Si tu mets ta barrique en perce,
Bois-la sans l'aide des voisins !

Terres désertes et livides,
Dans l'aire à battre le froment,
Une charrette aux brancards vides
Lève au ciel des bras implorants !

Malheur à la jeune pubère,
Malheur au vieillard égotant !
Malheur à la femme adultère,
Au mécréant comme au croyant !

Le verdier git dans la fange,
Plastron jaune, plein de vomi ;
Ce matin, chantait comme un ange,
A cette heure sent le pourri !

Malheur à l'épouse en gésine,
Comme à la stérile catin !
Les pissenlits par la racine,
C'est pour aujourd'hui, non demain !

Vivant une infernale angoisse,
Un chancre rongant leurs cerveaux,
Les fantômes de la paroisse,
Errent par les monts et par vaux !

Ce fléau, qui nous extermine,
Est-il fruit de nos errements ?
Nous punit-il de quelque crime ?
Vient-il par le sperme et le sang ?

Je vois tout noir et comme en rêve ;
Aurais-je une hallucination ?
Le vent du néant me soulève :
Défonce ou imagination ?...

Et des profondeurs des abîmes
Montent des cris : j'entends gémir !
« Seigneur, pour nos fautes et crimes,
Accordez-nous le repentir ! »

Seigneur, j'ai commis l'adultère,
J'ai menti, j'ai tué, volé !
Pour tous les péchés de la terre,
Nous implorons votre pitié !

J'avais une bourse remplie,
Famille, amis et serviteurs :
Je quitte tout avec la vie,
Priez pour Ian-Loïs Le Meur !

J'ai goûté à tous les remèdes,
Elixirs, sirops, talismans,
Prié le diable pour qu'il m'aide ;
Je brûle en enfer maintenant !

Déserte est maintenant la terre,
De loin en loin, un survivant,
Sortant du trou où il se terre,
Avance hagard et titubant !

Jour de folie meurtrière ;
J'ai mis une bourgade à sac !
Il est vrai que c'était la guerre :
Absolvez le pauvre Lozac'h !

J'ai eu recours à la magie,
Plantes, tarots, jeteurs de sort !
A l'heure de mon agonie,
La carte qui sort, c'est la mort !

J'ai vécu dans la turpitude ;
De tous, j'implore le pardon :
Plutôt pécheurs, par habitude,
Que filou ou mauvais garçon !

Voici, soudain, qu'un chant se lève,
Qu'un vieil ermite a composé ;
En moins d'un jour, de trêve en trêve,
De bouche en bouche, il est passé !

C'est la mémorable complainte,
Dont le vieux barde Ratian,
Composa la musique sainte,
Il y a près de sept cents ans !

La peste exècre qu'on la chante,
Veut s'en aller au Grand-Ergué !
La Vierge arrête la fuyante,
A Pont Roubloud, vous la verrez !

Vous verrez le pied de la Vierge,
Marqué dans la pierre du pont !
Allez-y y brûler un cierge,
Et de Kerdévot, au pardon !

Les survivants demandent grâce !
Notre Dame ait, de nous, merci !
Avant que notre esprit trépasse,
Deuz Kerdevot, pedomp Mari !

Les uns poussent des borborygmes
Ou éructent des grommelots,
Bredouillent sans raison ni rimes,
Ont perdu l'usage des mots !

Les uns aux autres se confessent,
Marchant processionnellement,
Ils se rassemblent et se pressent,
Cherchant s'il leur reste un parent !

Et défilent dans la mémoire,
Remontant de loin dans le temps,
Tous les noms qui ont fait l'histoire
Des méléniks et de leurs clans !

Surgissent autant de visages
Et prénoms se superposent,
De ferme en ferme et d'âge en âge,
Se succédant, se ressemblant !

Voici, mâchonnant des prières,
Des Le Meur avec des Jaouen,
Suivis de porteurs de bannières,
Des Kergourlay et des Cotten !

Vêtus d'une blanche chemise,
Pieds nus, les bras en oraison,
Pour que leur peine soit remise
Viennent, en chantant, les Lennon !

S'avancent aussi, en silence,
Les Le Saux et les Le Bihan,
— Qu'on exauce leur repentance ! —
Les Mao, Dréau et Morvan !

Pour mes bienfaits et pour mes fautes,
Seigneur, prenez ma vie, en vrac !
Humbles mais toujours tête hautes,
C'est la devise des Lozac'h !

En désordre, suivent en files,
Les Guéguen, Rannou, Guyader,
Les uns lisant les évangiles,
Les Goyat avec les Maguer !

Manquant de rime féminine,
Je reconnais un Boedec,
Un Cloarec à la longue mine
A moins que ce soit Collorec !

Et Le Goff, sorti de sa forge,
Louchouarn, sorti de son trou,
Cavellat chante à rendre gorge
Avec Demez et Le Roux !

Comme un pou sur un crâne chauve,
Misérable en sa nudité,
Famélique, regard de fauve,
C'est un Troalen ou Quéméré !

Et le vieux Cozic qui s'avance
Avec Gourmelen et Barré ;
Ex-votos en reconnaissance,
Disent un pater un ave !

Et Le Dœuff, Le Cam qui claudique,
Fléouter, Le Moal, Scordia,
Plus tard, morts pour la République :
Dies irae, dies illa !

Le Gall et Le Floc'h qui se traîne,
Quéré, Le Roy, Mahé, Tassy !
Libera me, à perdre haleine !
Coustans et Grall chantent aussi !

Le Bars, qui se croit un poète,
Des autres dirige le chant,
Sa prose, quand on la répète,
On peut trouver des vers dedans !

Il y a aussi des Le Reste,
Des Naour, Bourhis et Le Dû.
D'autres, de qui rien ne reste,
Dont le souvenir s'est perdu !

Et puis d'autres noms que j'oublie
Certains disparus dans le temps,
Que la Sainte Vierge Marie
Ne perde aucun de ses enfants !

Pour tous, nous demandons sa Grâce,
Pour les morts comme les vivants,
La vie n'est qu'un éclair qui passe
Une lueur ! ... Et plus de temps...

Illustration page une de couverture : Louis DUVEAU -
Musée des Beaux-Arts de Quimper.
Illustration 4^e de couverture : Nina VIDROVITCH -
Création originale.

Achévé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie
Keltia Graphic - Spezed (Breizh)



Dépôt légal : 3^e trimestre 1989

LA VIE N'EST QU'UN ÉCLAIR
QUI PASSE

UNE LUEUR

ET PLUS

DE TEMPS



W